



## Quelques indices pour l'étude de la dynamique sociolinguistique de Saint-Louis

Michelle Auzanneau

### ► To cite this version:

Michelle Auzanneau. Quelques indices pour l'étude de la dynamique sociolinguistique de Saint-Louis. The histories, Languages, and cultures of west Africa: Interdisciplinary essays, The Edwin Mellen Press, p 58-69, 2006. hal-00927295

**HAL Id: hal-00927295**

**<https://hal.science/hal-00927295>**

Submitted on 12 Jan 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Michelle Auzanneau, 2006, « Quelques indices pour l'étude de la dynamique sociolinguistique de Saint-Louis », in Akura Sarr, Edris Makward, Amadou Tidiane Fofana, C. Frederick (eds), *The histories, Languages, and cultures of west Africa : Interdisciplinary essays*, Lewiston, N.Y. The Edwin Mellen Press, p 58-69

Michelle Auzanneau

Université René Descartes, Sorbonne

### ***Objet d'étude et intérêts***

Cette communication fait le bilan de quelques premiers résultats d'une recherche en cours depuis novembre 1996. Cette recherche cherche à déterminer certains aspects de la dynamique sociolinguistique de la commune de Saint-louis du Sénégal au travers de l'étude des représentations linguistiques des jeunes saint-louisiens (15-30 ans).

J'entends par représentations linguistiques, l'ensemble des images, et des jugements subjectifs que les locuteurs ont à propos des langues et de leurs usagers, ainsi que de leurs positions idéologiques sur le plan linguistique. Ces représentations sont saisissables au travers des discours ou déclarations de type métalinguistique ainsi que du décalage pouvant exister entre les pratiques déclarées et les productions linguistiques réelles.

L'intérêt de cibler, dans cette recherche, la population jeune, tient au fait que ses représentations linguistiques sont indicatives de certaines tendances sociolinguistiques en cours, dans la mesure où elles sous-tendent les comportements linguistiques des locuteurs et sont, elles-mêmes, influencées par ceux-ci. De plus, les travaux réalisés sur la situation dakaroise ont montré que les divergences observées quant au comportement linguistique de différentes catégories de la population jeune (sexe, groupe social, etc.) rappellent celles qui existent dans les autres classes d'âge. Enfin, la plus grande partie des jeunes emploient les deux variétés linguistiques dominantes qui intéressent particulièrement cette étude : le wolof urbain et le français.

Cette recherche traite donc des compétences et pratiques linguistiques déclarées, aux fonctions, au statut social et aux valeurs symboliques des langues utilisées à Saint-Louis. Elle tient compte des histoires langagières des locuteurs ou des groupes de locuteurs, de leurs parcours sociaux, des réseaux de communication dans lesquels ils sont insérés et de leurs perspectives d'avenir linguistiques et sociales. Elle interprète

ces données au regard des réalités historiques, socio-économiques et démographiques de la ville. Elle rend compte, notamment, des positionnements des locuteurs dans l'espace socio-culturel intra et inter-national, positionnements se jouant en partie au travers de la pratique des langues.

Saint-Louis constitue un terrain d'étude intéressant du fait de ses caractéristiques historiques, socio-économiques et démographiques particulières. Vierge de toute investigation sociolinguistique, jusqu'à ce jour, il permet, par ailleurs, d'élargir la connaissance de l'espace sociolinguistique urbain sénégalais. Rapportées aux situations plus connues de Dakar<sup>1</sup> et de Ziguinchor<sup>2</sup>, les données saint-louisiennes permettent notamment de dépasser l'analyse de la singularité de la ville pour déterminer d'éventuelles spécificités sociolinguistiques urbaines sénégalaises.

### *Aspects historiques et socio-économiques et démographiques de la ville*

Saint-Louis est située sur la côte Atlantique à 264 kilomètres de Dakar, à l'embouchure du fleuve Sénégal et à la frontière de la Mauritanie. Première ville de la côte occidentale africaine créée par les européens (1659), elle s'est développée au contact d'une longue présence française. Gagnant progressivement la prospérité, elle finit par connaître le déclin, après l'apogée, en l'espace de deux siècles (XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup>). Perdant, au XX<sup>ème</sup> siècle ses fonctions politiques et administratives de capitale de l'Afrique Occidentale Française, puis de capitale du Sénégal et de la Mauritanie, acquises au siècle précédent, elle accuse parallèlement un déclin socio-économique et démographique. Capitale régionale, dépourvue des atouts et ressources qui avait fait d'elle une ville au destin prestigieux, elle constitue actuellement un centre urbain qui subit une certaine transition socio-économique à l'issue douteuse. Cette transition se caractérise par un développement des activités du secteur informel, une poussée démographique, notamment sous l'effet de l'immigration, ainsi que par une extension géographique<sup>3</sup>.

La population saint-louisiennne (148 412 habitants en 1994<sup>4</sup>) est majoritairement jeune (en 1996, 74,23%<sup>4</sup> de la population est âgée de moins de 30 ans). En 1988, plus

---

<sup>1</sup> Cf CERPL, 1990; 1992; CERPL et CLAD, 1990;

<sup>2</sup> Cf, Calvet L.J. et alii, 1985; Juillard C., 1995, Moreau M.L, 1996; Ndao P.A., 1984; Thiam N., 1990; 1994

<sup>3</sup> cf R. Bonnardel, 1992.

<sup>4</sup>Source : Ministère de l'Economie des Finances et du Plan, Direction de la Prévision et de la Statistique, Service Régional de la Statistique de Saint-Louis, document non publié.

de la moitié des personnes de plus de 6 ans est alphabétisée<sup>5</sup>. Parmi la dizaine d'ethnies présentes à Saint-Louis, les ethnies wolof et toucouleur sont les plus représentées. En 1988, elles regroupent, respectivement : 74,7% et 13,3% des saint-louisiens en 1988<sup>6</sup>.

### *Méthode d'enquête et données recueillies*

L'enquête de terrain a été réalisée au moyen de la recherche documentaire, l'observation participante, l'entretien semi-directif et le questionnaire. L'observation a eu lieu dans les différents espaces privés et publics de la vie quotidienne, pendant toute la durée de la recherche de terrain (10 mois). Une quarantaine d'entretiens, individuels ou collectifs, ont été réalisés auprès de plus de 100 informateurs, garçons et filles, de toute catégorie sociale, ethnies, religions, et de tout niveau de scolarisation. Ces entretiens se sont le plus souvent déroulés dans un lieu habituellement fréquenté par le sujet, de façon, d'une part à minimiser le degré de formalité de la situation d'enquête, d'autre part à avoir accès à certaines dimensions de la réalité quotidienne des individus. Enfin, les informateurs étaient plutôt recrutés dans les réseaux sociaux (famille, amis) de personnes ayant elles-mêmes été interviewées précédemment. Cette façon de procéder permettait d'enrichir l'interprétation des données recueillies auprès d'un sujet en élargissant le cadre de leur analyse. Enfin, les questionnaires ont été soumis à un échantillon représentatif de 230 élèves du secondaire (seconde à terminale) des trois lycées publics de la ville. Leur passation, directe, a eu lieu en salle de cours.

Cette communication présente quelques premiers résultats, essentiellement qualitatifs, de cette étude. Ces résultats seront à compléter et à affiner au regard de ceux, qualitatifs et quantitatifs, obtenus ultérieurement.

### *La situation sociolinguistique décrite par les locuteurs*

#### **Variétés linguistiques et dénominations**

---

<sup>5</sup> Source : Ministère de l'Economie des Finances et du Plan, 1992.

<sup>6</sup> Diop I. L., 1990.

Les informateurs distinguent entre plusieurs variétés linguistiques et les dénominations qu'ils leur attribuent renseignent sur leur façon de percevoir la réalité linguistique. Il s'agit du "français"<sup>7</sup> ou "français correct", du "français débrouillé", du "wolof", du "vrai wolof" et des autres langues locales<sup>8</sup> dont le nom ne reçoit aucun qualificatif particulier ("sérère", "diola", "toucouleur", "poular", "bambara", "socé", sarakholé, etc.).

### **Les variétés du français**

Le "français correct", de même que le "vrai wolof", est considéré comme une variété linguistique ne subissant pas l'influence des autres langues, au contraire du "français débrouillé" et du "wolof".

Le "français correct" est défini selon des critères de normativité. Selon les informateurs, ce français "respecte les règles grammaticales" établies par "l'Académie française". Son apprentissage, sauf exception, ne pourrait se faire qu'en contexte scolaire. Son usage serait principalement celui des "français" et, au Sénégal, des "autorités politiques, administratives et éducatives. Il serait réservé aux situations formelles, en particulier officielles.

Le "français débrouillé" est défini comme une forme déviante vis-à-vis de cette variété normée que représente le "français correct", car subissant l'influence du wolof. Il serait utilisé par les locuteurs non scolarisés qui l'acquerraient par contact direct avec les locuteurs francophones. Sa fonction de communication primerait sur ses déficiences formelles (*"l'essentiel est de se faire comprendre"*).

Le français du Sénégal est souvent sur-évalué par rapport au français des autres pays africains francophones. Les "*ñaks*", c'est-à-dire les africains non sénégalais, auraient "l'accent lourd" comparé à "l'accent léger" des sénégalais. Le français sénégalais ne se distinguerait du français de France que par quelques traits marginaux de prononciation. Les jeunes Saint-Louisiens considèrent que cette qualité supérieure du français du Sénégal tient à l'ancienneté de la présence française au Sénégal et en particulier à Saint-Louis, ainsi qu'à la proximité toujours actuelle de la France sur le

---

<sup>7</sup> Les guillemets indiquent, dans ce texte, que les propos considérés sont ceux des locuteurs.

<sup>8</sup> Trente langues environ sont parlées à Saint-Louis, dont six langues nationales sénégalaises : le wolof, le poular, le sérère, le mandingue, le diola, et le sarakholé. Les langues que les locuteurs déclarent le plus fréquemment connaître en dehors de celles-ci et du français, sont le balant, le maure, l'arabe et quelques langues européennes, notamment l'anglais.

plan socio-culturel. La reconnaissance, chez certains locuteurs, de l'existence de différences entre la variété sénégalaise et la variété française du français ne participe par pour autant à l'appropriation de cette langue par les locuteurs. Le français, langue officielle, demeure, tout au moins explicitement, une langue étrangère pour la majeure partie d'entre eux. Ils la considèrent comme *"la langue des français"*, anciennement imposée par la colonisation et aujourd'hui par l'Etat, une langue qu'ils *"n'ont pas tétée"* (*lak bi nu nam pul*, *"la langue que nous n'avons pas tétée"*).

### **Norme endogène, norme exogène du français**

Les locuteurs ne reconnaissent pas de norme endogène du français et considèrent que seuls les français, sauf exception, en sont producteurs. L'ex-président Senghor constitue l'une de ces exceptions. Son statut de locuteur de la variété légitime du français, tient non seulement à sa position sociale privilégiée mais aussi à sa qualité de membre de l'Académie Française, institution faisant autorité en matière de "bonne langue".

Néanmoins, lorsque la compétence des Sénégalais en français normée est reconnue, elle est alors considérée comme supérieure à celle des français (*"Les sénégalais parlent mieux le français que les français qui, eux, font en parlant, beaucoup de fautes d'orthographe et de grammaire"*). Ils considèrent, enfin, que les sanctions sociales vis-à-vis des locuteurs déviants sont plus faibles en France qu'au Sénégal, dans la mesure où les français accorderaient plus d'importance au contenu qu'à la forme du message. Comme le remarquait Pap Alioune Ndao (1984) à propos de Dakar, la surévaluation du français du Sénégal par rapport à d'autres variétés géographiques du français semble liée à l'absence de conscience et de reconnaissance de la variation stylistique du français et de ses fonctions, du fait de l'acquisition et de l'usage formel du français par les locuteurs sénégalais. En outre, le français normé étant associé à l'éducation, à l'instruction et au savoir, sa compétence est extrêmement valorisée. P. A. Ndao (1984) considère que cette attitude tient d'un *"culte du savoir"* amenant certains locuteurs à privilégier un usage emphatique de la langue au détriment de sa fonction référentielle.

### ***L'insécurité linguistique en français***

L'insécurité linguistique en français est plus particulièrement le fait des personnes qui, ayant bénéficié d'une certaine scolarisation, sont censées fournir la preuve de leur

maîtrise de la langue de l'école et, par conséquent des capitaux socio-culturels auxquels elle est liée. Les plus jeunes de ces locuteurs se défendent néanmoins de leurs erreurs en évoquant leur distance par rapport à cette *"langue étrangère"*.

Le sentiment d'insécurité linguistique peut néanmoins être ressenti par certains sujets non ou peu scolarisés, conscients des valeurs sociales et symboliques de la langue et trouvant un intérêt particulier à l'acquérir en vue de leur promotion sociale. Chez les autres sujets, l'aspect pragmatique de la langue prime. Le succès communicationnel rencontré à l'aide d'une variété "débrouillée" du français suffit à affaiblir ce sentiment d'insécurité ainsi que la rigueur des sanctions sociales. Ainsi, les locuteurs distinguent-ils entre "parler le bon français", c'est-à-dire le français normé, et "bien parler le français", c'est-à-dire parvenir à exprimer ses idées quelles que soient pour ce faire, les formes utilisées. La fonction de la langue prime dans ce dernier cas sur son statut.

Le français bénéficie donc d'un statut social privilégié et de valeurs positives qui sous-tendent ce sentiment d'insécurité linguistique, motivent le désir d'acquisition de cette langue et de sa transmission ainsi que son usage. Néanmoins, les valeurs du français sont ambivalentes. Associé au passé colonial et, pour la période actuelle, à ce qui est considéré comme une "domination" politico-économique et culturelle de la France, le français supporte aussi des valeurs négatives.

Son emploi dans certaines circonstances est signe d'infidélité au groupe de pairs, de rejet de sa culture traditionnelle, donc de négation de son identité (*"être déraciné"*) et de prétention (*"faire le malin"*). Ces valeurs du français sont latentes; elles s'actualisent lors de la prise de parole, selon les données de l'interaction et notamment du degré de formalité de la situation. Ainsi, s'il est recommandé d'user du français normé dans les sphères politiques et administratives, par exemple, il l'est, au contraire, plutôt décommandé en famille ou entre amis. Dans ces deux derniers cas, le choix du wolof ou d'une autre langue locale est celui qui convient.

De plus, lorsque le choix du français par un locuteur et dans une situation donnés est socialement accepté, ce français doit se distinguer du français de France en excluant certaines marques phoniques caractéristiques de celui-ci. Il conviendra, donc, pour ne pas se voir attribuer de jugements négatifs d'éviter la prononciation dite cip-cip [tʃip-Tʃip], (dénomination rappelant la prononciation des fricatives françaises [ʃ] et [ʒ], absentes du système wolof), de ne pas "rouler le r", autrement dit, paradoxalement, de rejeter la consonne fricative vélaire française au profit du r roulé alvéolaire du wolof.

L'insécurité linguistique dans ce cadre plurilingue, ne relève donc pas seulement du rapport existant entre plusieurs formes d'une même langue, mais aussi de celui existant entre plusieurs langues.

### *Le vrai wolof et le wolof*

S'ils évitent parfois l'usage du français, les locuteurs n'en recourent pas pour autant à celui du "vrai wolof". Le "vrai wolof" est défini comme une variété non mêlée d'éléments étrangers contrairement au "wolof" (ou "wolof mixte", "code-mixte", "wolof urbain", "franlof" etc., selon la terminologie scientifique utilisée) qui accueille dans une structure wolof des éléments provenant d'autres langues, notamment du français et de l'anglais. Cette variété de wolof "pur", c'est-à-dire non mêlé d'éléments provenant d'autres langues, est une variété idéale, dont peu de Saint-Louisiens, voire de sénégalais citadins, détiendraient la compétence. Ses locuteurs seraient essentiellement des villageois, notamment ceux du Baol, du Walo et du Sine Salum, ou, à Saint-Louis, les migrants fraîchement arrivés en ville ou ayant résidé la majeure partie de leur vie au village, quelques vieux analphabètes ou enfin les habitants d'un quartier de pêcheurs : Guet Ndar.

Le vrai wolof bénéficie d'un prestige certain des valeurs et de la culture traditionnelle qu'il véhicule. Néanmoins, conçu comme une réalité extérieure à la communauté ou extrêmement marginale, il ne constitue pas une norme vers laquelle tendent les productions des informateurs. Les jeunes se déclarent généralement désireux de maîtriser "la langue de leurs ancêtres" mais avouent ne faire aucun effort en ce sens.

### *Code-mixte et compromis socio-culturel*

Selon Ndiassé Thiam (1990, 1994), l'association du français et du wolof dans les discours des locuteurs lettrés dakarois, permet de réaliser un compromis entre le désir de se faire valoir socialement par l'usage du français et celui de manifester son attachement à la culture traditionnelle. Cette réalité est aussi saint-louisienne. Par ailleurs, il semblerait que l'absence de motivation des jeunes Saint-Louisiens à user du "vrai wolof" soit basée sur l'opposition de certaines valeurs de cette variété avec celles qui fondent leur identité culturelle, à savoir celles d'archaïsme, de ruralité, de conservatisme, d'urbanité, de modernité, d'ouverture vers l'extérieur, etc. Décrivant leur identité comme hybride, c'est-à-dire composée d'éléments culturels traditionnels et occidentaux, notamment français et américains, les jeunes estiment que ce "*wolof mélangé*" est son meilleur véhicule. Bien que, par ailleurs, dévalorisé car perçu comme



une conséquence de l'incompétence de *"la langue des racines"* et un danger pour son maintien, il est considéré comme l'outil de communication le plus approprié à leurs besoins. Si les valeurs positives de cette variété linguistique sont implicites, au contraire de ses valeurs négatives, elles semblent, néanmoins, plus déterminantes des pratiques linguistiques que ces dernières.

### *Variation structurelle du code-mixte*

Les travaux antérieurs réalisés sur Dakar, et notamment ceux de Thiam (1990, 1994) ont montré que la structure de ce code-mixte variait du point de vue de la proportion des éléments d'identités différentes qu'elle intègre, mais aussi du type d'intégration de ces éléments (alternance balisée ou non, emprunt spontané ou intégré). Cette variation est liée à la situation et aux compétences des locuteurs et s'accompagne de celle de la signification du code-mixte. Les jeunes, conscients d'une telle variation, la perçoivent comme une variation de type stylistique. Ils déclarent, par exemple, s'efforcer de diminuer la part des unités françaises et anglaises pour s'adresser à un vieux avec respect, mais, concernant les garçons, chercher, au contraire, à l'augmenter pour paraître *"in"*, lorsqu'ils courtisent une fille. Cette variation du code-mixte leur permet donc de négocier des positionnements sociaux et des relations de rôle différents.

Les jeunes sont conscients du fait que l'usage du code-mixte n'a pas été initié par leur génération ni ne leur est réservé. Ils considèrent néanmoins que *"la langue des jeunes"* se distingue en certains points de celle de leurs aînés, notamment sur un plan lexical. Utilisant non seulement l'alternance codique inter et intraphrastique, le mixing et les emprunts, cette langue se caractérise, en effet, aussi par la verlanisation en français, en anglais et en wolof (le kal > lak "langue") et l'emploi de certaines formules et unités récurrentes, notamment dans le cas de rituels de salutation. Ces rituels langagiers sont souvent associés à des rituels langagiers religieux ainsi qu'à des rituels gestuels (poignées de mains à clé), parfois aussi religieux (poignée de main et appositions successives du dos de la main sur le front de son interlocuteur chez les membres de la confrérie musulmane mouride).

Ainsi, nombre d'interactions se déroulent selon le modèle suivant ou un modèle semblable :

|               |                                 |
|---------------|---------------------------------|
| sala malekum  | (le salut avec toi : "bonjour") |
| malekum salam | (avec toi le salut : "bonjour") |

|                            |   |
|----------------------------|---|
| hey boy, na nga def ?      | (et, garçon (employé à l'adresse de l'interlocuteur quelque soit son sexe), |
| comment vas-tu ?)          |   |
| hey, nice, tranquille      | (hey, bien, tranquille)   |
| numu dame ?                | (Comment ça va ?)   |
| coolment                   | (tranquillement)  |
| ndax yangi sant ?          | (est-ce que tu rends grâce ?)   |
| man ngi sant Serigne Touba | (Je rend grâce à Serigne Touba (marabout de la confrérie mouride)           |

Ce "*langage des jeunes*" est associé à certains modèles culturels valorisés par la jeunesse sénégalaise et notamment à ceux que véhicule le mouvement rap. Si la signification profonde de ce mouvement, auxquels adhère une bonne partie de cette jeunesse, ne se limite pas au simple phénomène de mode, l'emploi du "*langage des rappeurs*" est, selon les locuteurs, voué à l'abandon, à l'âge adulte. La simple pratique du mélange elle-même est parfois considérée comme relevant d'une étape de la vie du locuteur, qui vieillissant, finirait par épurer son wolof. Néanmoins, la majorité des sujets considère qu'elle se maintiendra dans leur usage et sera transmise à leurs enfants.

Un certain sentiment d'insécurité linguistique peut naître dans certaines circonstances chez le locuteur ne parvenant pas éviter le mélange des langues. Néanmoins, ce sentiment est contrebalancé par celui de sécurité que procure la conscience d'user d'une variété linguistique appropriée aux données de la société actuelle et aux échanges communicationnels avec le plus grand nombre. Cette variété linguistique entre ainsi dans des espaces socio-culturels autrefois essentiellement investi par le français (cérémonies officielles, administration, éducation scolaire, , etc.) et concurrence ainsi la langue officielle dans les fonctions qui lui étaient alors réservées. La distinction entre "parler bon" et "parler bien", évoquée à propos du français et fondée sur l'opposition entre la référence à la forme idéale d'une langue et sa fonction de communication, est vraie aussi pour ce qui concerne le "vrai wolof" et le "wolof".

Les faits qui viennent d'être décrits vont dans le sens du constat fait par N. Thiam à Dakar (1990, 1994), selon lequel l'usage vernacularisé du code-mixte est plus fréquent que l'usage stratégique de l'alternance. N. Thiam a par ailleurs montré que le code-mixte était caractérisé par l'emprunt spontané plus que par l'alternance balisée. Ce constat mène à une question déjà posée par P. A. Ndao, celle de savoir si le code-mixte peut être considéré comme une variété linguistique supplémentaire, faisant

l'objet d'un choix à part entière. A cette étape de la recherche, cette question demeure. Sa réponse devra être cherchée dans la description des productions mixtes en situation.

D'ores et déjà, il s'avère que si ce wolof urbain souffre d'une absence de reconnaissance sociale statutaire explicitement affirmée, il prédomine cependant tant du point de vue symbolique que du point de vue fonctionnel sur la scène saint-louisienne.

### *Autres langues ethniques*

Les autres langues ethniques sont principalement utilisées dans la famille et le groupe de pair. Leurs fonctions et valeurs sont donc essentiellement grégaires et identitaires. De ce fait, moins sujettes au mélange de langues, elles y sont toutefois exposées. Par ailleurs, les jeunes déclarent parfois que le wolof pratiqué par les locuteurs n'appartenant pas à l'ethnie wolof, est meilleur que celui des membres de cette ethnie. Utilisant moins quotidiennement qu'eux cette langue, ils la soumettraient, en effet, moins qu'eux à l'influence du français ou des autres langues.

### *Perspectives linguistiques : la wolofisation*

Cette prédominance du wolof dans la situation sociolinguistique saint-louisienne semble s'inscrire dans la durée. Sa transmission en tant que langue première se fait non seulement dans les familles wolofs, mais souvent aussi dans les familles d'ethnie différente, en particulier si elles sont mixtes. La substitution d'une langue à une autre à cette première place, lorsqu'elle a lieu, se fait d'ailleurs généralement en faveur du wolof.

La compétence linguistique étant associée à l'identité ethnique, l'ethnie wolof constitue elle-même un pôle d'attraction. Un locuteur "bu gale" (*ne parlant pas la langue de son ethnie, ex : toucouleur bu gale*) se déclare ainsi souvent wolof (*"Je suis wolof" "parce que "je ne parle pas toucouleur", "parce que c'est dans le milieu wolof que j'ai baigné"*). Néanmoins, la fréquence de cette identification à l'ethnie wolof varie selon l'ethnie concernée et semble dépendre, en partie de la sévérité avec laquelle la communauté d'origine condamne le locuteur ne parlant pas sa langue, cette condamnation pouvant aller jusqu'à l'exclusion du groupe. Elle semble, par exemple, plus sévère chez les toucouleurs ou les diolas que chez les bambaras (un diola qui ne parle pas diola est toujours diola, mais d'une façon on dirait qu'il s'est aliéné...; ((au village) "on nous

*traite de wolof*). Dans un tel contexte, l'existence d'une ethnie wolof finit par être niée et la langue wolof perd son statut de langue ethnique pour devenir "la langue de tous les sénégalais" ("Les wolofs n'existent pas, c'est la langue wolof qui existe"). Les locuteurs de parents wolofs, peu sûr de l'identité ethnique de leurs ascendants, contestent cette affirmation avec peu de vigueur. Enfin, l'influence que subit le wolof de la part des autres langues et notamment du français et de l'anglais est perçue comme un danger d'extinction pour elle. Certains considèrent d'ailleurs que cette extinction est achevée ("Le wolof n'est pas une langue, c'est un carrefour de langues").

### ***Projet de transmission des langues***

En dépit des connotations négatives qu'il supporte, le wolof urbain, correspond à la variété que les jeunes désirent majoritairement transmettre à leurs enfants, en particulier en tant que langue première. Ils souhaitent cependant que cette transmission s'accompagne de celle du français. Ils envisagent de participer activement à la transmission de leur langue première, mais aussi du français de façon à favoriser l'avenir de leurs enfants. Du fait des fonctions du français sur les plans national et international, la connaissance du français est, en effet, souvent considérée comme incontournable (*"si on veut trouver du boulot, assurer son avenir, on doit apprendre le français"*), sinon pour réussir socialement tout au moins pour accéder à certaines sphères sociales (*"on peut être analphabète et réussir dans la vie"; "si tu ne peux pas parler français dans la vie, surtout dans les villes, tu n'es pas dans le milieu quoi"*). Le français, comme les autres langues européennes est aussi perçu comme une langue d'ouverture vers l'extérieur, favorisant donc la réalisation de projets d'avenir tournés vers l'émigration.

Ces quelques premiers résultats ont montré que les caractéristiques de la situation sociolinguistique saint-louisienne tiennent au contexte historique, socio-économique et culturel et à son évolution, mais aussi que certains d'entre eux permettent de poser. L'existence de spécificités urbaines sociolinguistiques sénégalaises. Ils devront cependant être élargis de façon à préciser les aspects de la dynamique sociolinguistique sénégalaise ici esquissés.

### **Bibliographie**

- Bonnardel Régine, 1992, *Saint-Louis du Sénégal, mort ou naissance*, L'Harmattan, Paris, 420 p.
- Boyer Henri et Peytard Jean, février 1990, *Les représentations de la langue : approches*

- sociolinguistiques*, n°85, 124 p.
- Calvet Louis-Jean et alii, 1985, *Rapport de mission à Ziguinchor (Casamance)*, Paris, CERPL, Université René Descartes.
- Calvet Louis-Jean, 1994, *Les voix de la ville*, Paris, Payot, 309 p.
- Canut Cécile, 1996, "Politiques Linguistiques et représentations au Mali", Question de Glottopolitique, France, Afrique, Monde Méditerranéen, *Actes du Colloque Jeunes Chercheurs*, URA CNRS 1164, Université de Rouen, p 67-72.
- CERPL, janv 1992, "Des villes plurilingues", *Plurilinguismes*, n°3, 108 p.
- CERPL, 1990, "Dynamique des langues au Sénégal", *Plurilinguismes*, n°2, 228 p.
- CERPL, CLAD, (coll), 15-17 déc 1990, Des langues et des villes, *Actes du colloque de Dakar*, 579 p.
- Deprez Christine, 1994, *Les enfants bilingues : langues et familles*, Paris, Didier, 207p
- Diop Ibrahima Lamine, Etude de la mortalité à saint-Louis du Sénégal à partir de données d'Etat Civil, Thèse de troisième cycle de démographie sous la direction de Pierre Cantrelle, Université de Paris, Panthéon, Sorbonne, 1990, 295 p + annexes.
- Dumont Pierre et Bruno Maurer, 1995, *Sociolinguistique du français en Afrique francophone*, Université francophones, EDICEF/AUPELF, 224 p.
- Ferral (de) Carole et Gandon Francis Marie (dir), déc 1994. Le français en Afrique Noire, faits d'appropriation, *Langue française*, n° 104,
- Juillard Caroline, 1995, *Sociolinguistique urbaine, La vie des langues à Ziguinchor (Sénégal)*, CNRS Editions, 336 p.
- Ministère de l'Economie des Finances et du Plan, Direction de la Prévision et de la Statistique, Recensement Général de la population et de l'Habitat de 1988, Rapport régional, Saint-Louis, septembre 1992, 50 p.
- Moreau Marie-Louise, 9 novembre 1996, "De l'imaginaire linguistique à la politique linguistique, A la recherche d'un standard pour le diola", communication à la première journée d'étude en linguistique, *Attitudes, représentations et imaginaires linguistiques en Afrique*, Paris, Salons de l'INALCO, .
- Ndao Pap Alioune, 1984, *Aspects linguistiques et sociolinguistiques de la situation sénégalaise : français et langues nationales*, Thèse de troisième cycle, direction Marcellesi J.B., Université de Rouen, 219 p.
- Thiam Ndiassé, juin 1994, "La variation sociologique du code-mixte wolof-français à Dakar, une première approche", *Langage et Société*, n°68, , p 12-34.
- Thiam Ndiassé, 1990, Nouveaux modèles de parler et processus identitaires en milieu urbain : le cas de Dakar, in *Des langues et des villes*, p 495-512.
- Wald Paul, juin 1990, "Le français en Afrique, Catégories de locuteur et catégories de langues dans l'usage du français d'Afrique", *Langage et Société*, n°52, p 5-21.